

artística en la construcción sintáctica que es el texto. Por las vías semántico-extensio-
nales pasa la actividad pragmática que despliegan el autor y el receptor en sus respec-
tivos procesos de producción y de recepción de la obra narrativa, por lo que con los
planteamientos teórico-literarios de orientación semántico-extensional están conec-
tadas todas las relaciones del referente narrativo con el mundo del autor y con el del
receptor.

A. Ramos-Gascón, en su artículo «Historiología e invención historiográfica: el
caso del 98» nos presentará una serie de enunciados interesantes que paso a exponer:

1) No puede entenderse el caso del 98, tal como lo elaboró Azorín sin ser puesto
a luz de la original invención orteguiana y de su orientación proyectual.

2) Tras el intento inicial por parte de Ortega de incorporar a la generación prece-
dente —la que Azorín llama del 98— no es difícil desvelar el propósito del nuevo
líder de desbancarla de la dirección intelectual.

3) Aunque por «generación del 98» hemos venido entendiendo la irrupción de
una promoción de intelectuales, como grupo social definido, deberían de asignarse
esos atributos al grupo de 1914.

4) Debería de plantearse lo que supuso la tal generación del 98 y si en realidad la
hubo como tal.

En el penúltimo artículo, «La literatura y la polaridad masculino/femenino»,
escrito por R. El Saffar, se centra sobre todo en la Celestina. Según la autora, La
Celestina es básicamente una obra oral, regida por una mujer y orientada por el deseo
de su cuerpo; una obra en la que se socavan todas las estructuras basadas en la
abstracción.

Y por último, en el noveno artículo, «La literatura y la polaridad masculino/fe-
menino», la misma autora tratará sobre el caso de Lázaro, como hombre nuevo,
tomando así dos de las obras más significativas de la narrativa española para tratar
sobre el tema indicado.

La obra en su conjunto da clara cuenta de las diferentes teorías de la actualidad,
planteándose en los presentes trabajos muchos de los problemas fundamentales de la
teoría literaria. La diversidad de enfoques y de objetos es constitutiva de los estudios
literarios en la actualidad: de las teorías literarias.

Interesante por otro lado el enfoque que se le ha dado a la obra en sí, al igual que
es notable la estructuración de la misma, al tratarse de diferentes autores y sus
respectivos artículos escritos, dándonos cada uno de ellos una perspectiva diferente
de lo tratado.

Interesante también la bibliografía presentada, al final de cada artículo.

Ainhoa Beola

ORTIZ DE URBINA, Jon, *Parameters in the Grammar of Basque*; Dordrecht, Foris
(Studies in Generative Grammar, 33), 1989, XX + 278 p.

Comme l'indiquent explicitement le titre de l'ouvrage lui-même et celui de la
collection, il s'agit d'un travail qui postule que la variation interlinguistique constata-
ble empiriquement n'est pas illimitée: on a d'un côté des *principes* universels ou
invariants, et de l'autre des *paramètres*, c'est-à-dire des options dont la valeur est
fixée une fois pour toute dans une langue donnée, mais qui peut être distincte dans

une autre langue, d'où il suit inversement que l'on doit s'attendre à ce que des langues même non reliées génétiquement partagent la même valeur pour certains paramètres (ce qui explique les comparaisons récurrentes avec certains phénomènes syntaxiques hongrois). Par ailleurs, la question se pose à chaque fois de savoir ce qui est proprement irréductible, et ce qui peut être rapporté à l'interaction entre les principes universels (ou supposés tels à un moment donné) et les valeurs paramétriques particulières choisies (voire les propriétés proprement irréductibles, véritablement idiosyncrasiques, de la langue étudiée) —étant entendu que le nombre de paramètres à mobiliser devrait être aussi réduit que possible: on reconnaît là l'effet de l'épistémologie poppérienne sur les travaux «chomskyens»: le contenu empirique d'une théorie étant assimilable à son degré de falsifiabilité, la prolifération des paramètres (et/ou du nombre de valeurs à associer à chaque paramètre) affaiblirait nécessairement la falsifiabilité de la théorie, et donc sa valeur scientifique.

Le but de l'auteur est donc le suivant: montrer que le basque n'est, et de loin, pas aussi différent qu'il ne le semble à première vue. C'est donc l'articulation de l'ensemble des postulats et présuppositions méthodologiques rappelé ci-dessus, et de certaines propriétés typologiques particulièrement frappantes, qui détermine le contenu de ce livre, organisé en quatre grands chapitres: 1) l'ergativité en basque; 2) l'ordre des mots et les configurations; 3) l'accord et le marquage casuel; 4) le mouvement des interrogatifs et la focalisation.

Le premier chapitre, qui est le moins novateur, nous rappelle qu'en dépit de l'existence d'un cas zéro (dit absolutif) servant à marquer à la fois l'actant unique associé à un verbe intransitif et le second actant (ou patient, etc.) d'un verbe transitif, et de l'existence d'un cas particulier (l'ergatif) pour le prime actant (ou agent...) d'un verbe transitif, certains processus montrent clairement que l'organisation syntaxique de l'énoncé basque est (nominative-)accusative. Ainsi, le fait que l'actant obligatoirement sous-entendu (dans les structures dites de «contrôle») corresponde à «notre» sujet plutôt qu'à l'entité désignée par la morphologie, le marquage au génitif du patient et de lui seulement dans les propositions nominalisées, l'impossibilité pour les expressions réfléchies et réciproques d'instancier la fonction qui, à nouveau, correspond à «notre» sujet, ou encore l'interprétation des arguments sous-entendus dans les propositions conjuguées elliptiques en cas de coordination, etc., tout cela indique que le SN absolutif des constructions intransitives et le SN ergatif des constructions transitives fonctionnent bien comme le sujet syntaxique dans la phrase basque. Cependant, seuls les SN qui seraient autrement absolutifs peuvent être au partitif dans les constructions négatives. Ce paradoxe se résout de la manière suivante: comme l'avait déjà montré B. Levin, les «sujets intransitifs» à l'absolutif du basque doivent tous être considérés, en structure profonde, comme figurant en position d'objet, celle du sujet étant vide —c'est le phénomène que l'on connaît sous le nom d'«inaccusativité», et qui se manifeste d'ailleurs dans des langues bien accusatives comme le français, cf. les constructions impersonnelles du type *il est venu trois hommes*¹. Il s'ensuit d'une part un phénomène considéré comme naturel dans la perspective théorique adoptée, à savoir, la «montée» de cet objet profond en position de sujet (dans les termes de la grammaire relationnelle, on pourrait tout aussi bien parler de promotion

(1) Bien que l'auteur n'y fasse pas allusion, on pourrait se demander si les cas de soi-disant accord singulier dans des phrases basques comme *hiru gizon etorri da* ne relèvent pas, dans la langue contemporaine, du même phénomène —si je dis «langue contemporaine», c'est parce que chez certains classiques, l'«accord sg.» pouvait aussi se faire avec le SN ergatif— ce qui semble incompatible avec l'approche suggérée.

de l'objet en sujet, sans présupposer une configuration particulière du point de vue de la structure de constituants de la phrase: dans les deux cas, on rend un prédicat licite en lui associant un sujet). D'autre part, le mécanisme de marquage casuel consisterait, comme dans bien d'autres langues, en une règle d'assignation de l'absolutif (qui ne serait donc qu'un accusatif déguisé) au SN objet par le verbe lorsqu'il reste objet, et par la flexion verbale uniactancielle (auxiliaire intransitif) lorsque l'objet profond a été monté ou promu. Le basque se distinguerait donc des langues indoeuropéennes occidentales par le fait qu'étant donné que sa conjugaison peut être pluripersonnelle, l'indice intraverbal d'absolutif n'a pas le même statut selon qu'il est associé à un autre morphème (cas des constructions transitives), ou selon qu'il est seul dans la forme verbale fléchie: dans ce dernier cas il est *la* marque de flexion, et transmet donc le trait absolutif au sujet nouvellement promu. Par contre, lorsqu'il y a deux actants, le verbe assigne l'absolutif-accusatif à son objet, et c'est la marque d'ergatif dans la flexion verbale qui transmet son contenu casuel au sujet déjà présent en structure profonde. L'hypothèse est intéressante, mais l'auteur lui-même le reconnaît (p. 60), elle n'est pas dénuée de toute circularité: si les indices absolutifs de la flexion verbale n'ont pas toujours le même statut, on est en droit de se demander si ce n'est pas parce qu'ils reflètent, précisément, l'asymétrie entre les sujets et objets profonds d'un côté, puis superficiels de l'autre.

Dans le second chapitre, J. Ortiz de Urbina s'efforce de montrer que, contrairement à une position défendue par divers auteurs (dont entre autres lui-même au début des années 80, et l'auteur de ce compte rendu aussi, en particulier dans *ASJU*), l'ordre des mots et des syntagmes n'est pas aussi libre qu'on a bien voulu le dire. Ainsi, dans les questions multiples, les interrogatifs «empilés» (anglais *stacked*) plutôt que coordonnées reflètent invariablement l'ordre non marqué, à savoir: sujet (erg.), complément indirect (datif), objet direct (abs.); plus parlant encore (car, on le verra au chapitre 4, les interrogatifs n'occupent pas une position argumentale ou canonique), est le fait suivant: l'ordre non marqué des pronoms négatifs ou à polarité négative est à nouveau le même dans les propositions négatives. De plus, certaines asymétries entre sujets et objets, comme par exemple le contraste entre (1) et (2) ci-dessous (cf. (66i,ii), p. 93), contraste connu dans la littérature générative sous le nom anglais de *Weak Cross-over Effects*:

- (1) a. Jonek_i bere_i ama atzo deitu zuen
Jon-E sa mère-A hier appelé AUX
'Jon_i a appelé sa_i mère hier'
b. Nor_k atzo deitu zuen atzo bere_i ama?
qui-E
'Qui_i a appelé sa_i mère hier'
- (2) a. Bere_i amak Jon_i atzo deitu zuen
sa mère-E.J.-A
'Sa_i mère a appelé Jon_i hier'
b. *Nor_i deitu zuen atzo bere_i amak?
qui-A
'*Qu_i sa_i mère a-t-elle appelé hier?'

n'est susceptible, dans l'état actuel des connaissances, de recevoir de traitement explicatif que dans un modèle qui incorpore une *représentation géométrique* (ou, du moins, géométrisable) dans laquelle un "opérateur" comme *nor* dans (2b) viole un principe abstrait supposé invariant comme le «principe de bijection» de Koopman &

Sportiche², principe selon lequel un opérateur doit lier une variable et une seule; or, cruciallement, (1b) est bon, alors que (2b) est agrammatical; il faut donc que la *trace* de l'interrogatif *c*-commande le possessif dans le premier cas, de façon à ce que possessif ne soit pas lui-même interprétable comme une variable syntaxique (au sens de Koopman & Sportiche), et que cette même trace ne *c*-commande pas le possessif dans le second cas, ce qui a pour effet de transformer *bere* en variable, son seul lieu étant l'opérateur interrogatif, qui lie alors deux éléments, sa trace et le possessif. Il en résulte que les positions syntaxiques canoniques du SN sujet et du SN objet doivent être considérées comme *asymétriques* —en d'autres termes, que le basque possède bien un syntagme verbal, contrairement à l'hypothèse de «non-configurationalité» selon laquelle tous les SN se *c*-commandent mutuellement. Ayant moi-même défendu cette dernière position, je dois reconnaître que J. Ortiz de Urbina a parfaitement raison de souligner (p. 116) que les réactions négatives à divers tests de constituance ne sauraient prouver l'inexistence d'un SV en basque —quant au fait que le possessif réfléchi *bere* dans (2a) soit grammatical, il ne prouverait cette inexistence que si l'on pouvait montrer que le SN objet doit forcément le *lier*, au sens technique, ce qui n'est probablement pas le cas³, même si l'on estime que l'auteur en règle un peu trop vite le compte en le dénommant possessif «intensif»... En résumé: les données offertes par le basque semblent bien compatibles à la fois avec l'analyse configurationnelle qui reconnaît en particulier l'existence d'un syntagme verbal, et avec telle ou telle variante des modèles non-configurationalnels; mais, étant donné la méthodologie poppérienne rappelée dans l'introduction à ce compte rendu, il suit que l'attitude scientifique la plus sérieuse est celle qui consiste à adopter le premier des deux points de vue, puisque'il existe des langues qui forcent beaucoup plus directement une telle analyse.

Dans le troisième chapitre, l'auteur montre, avec grande minutie, que les objets «invisibles» des verbes transitifs doivent, d'une manière ou d'une autre, être représentés dans la structure syntaxique comme des entités notées *pro*, dans la mesure où ils sont définis (plutôt que génériques, archétypaux, ou arbitraires), et où, surtout, ils sont soumis aux mêmes contraintes de non-coréférence que les pronoms pleins⁴. La seconde idée développée s'attaque à un autre argument technique, interne à la théorie chomskyenne, qui avait été avancé contre l'existence d'un SV en basque. Cet argument reposait sur le «fait» que le verbe (lexical) basque *semble* régir tout autant son sujet que son objet, puisque, contrairement à ce qui se passe dans d'autres, un sujet explicite (et distinct du sujet de la proposition matrice) est possible dans des constructions comme la suivante (p. 186, ex. (104)):

- (3) Gustatuko litzaidake [(norbaitek) Ø laguntze]-a
 plarait AUX quelqu'un-E aider-OM

Or l'auteur montre, à nouveau cruciallement, que de tels sujets explicites ne sont possibles que si la proposition nominalisée (qu'il distingue soigneusement de constructions plus proprement nominales, cf. l'anglais *John's beautifully singing La Mar-*

(2) Hilda Koopman & Dominique Sportiche, 1982: «Variables and the Bijection Principle», *The Linguistic Review*, 2/2, 139-160. Ce principe est attribué à tort à Chomsky, p. 90.

(3) Cf. Georges Rebuschi, sous presse: «Binding at LF vs. (Counter-)Coindexation at SS: A Case Study», in J.A. Lakarra (dir.), *Memoriae L. Mitxelena Magistri Sacrum*, Saint-Sébastien, Anejos del Seminario de Filología Vasca «Julio de Urquijo», 14.

(4) Aux pages 183 et 186-187, il est suggéré que ces *pro* pourraient bien être, en fait, des opérateurs; la preuve n'en est malheureusement pas apportée.

seillaise, vs. *John's beautiful singing of La M.*) est elle-même dotée d'une marque casuelle (ceci du point de vue de ses rapports avec l'extérieur), et d'une marque qu'il dit être d'«accord» abstrait (en ce qui concerne son matériel interne). Notons que si J. Ortiz de U., s'il s'était plus inspiré des dialectes orientaux, avait admis que la marque soi-disant aspectuelle du verbe enchâssé des questions indirectes comme (4) ci-dessous (son (93i), p. 182) représente, pour ce verbe particulier (*egin*), une neutralisation transdialectale entre part. perfectif et radical verbal, mais que, de façon plus générale, cette neutralisation vaut pour *tous* les verbes dans la langue parlée des dialectes occidentaux (dialectes qu'il prend trop souvent comme représentant *la* norme du basque standard contemporain), il aurait pu éviter tout recours à cette notion quelque peu gênante d'«accord abstrait»⁵, et généraliser le fait que c'est bien la présence d'un marqueur *aspectuel* qui rend le sujet explicite licite dans (3) supra (il s'agit, en l'occurrence, de *-tze-*), et son absence qui force la présence du sujet nécessairement sous-entendu PRO, ci-après:

- (4) Ez daukat [PRO zer egin]
 NEG je-sais quoi-A fait
 'Je ne sais pas quoi faire'

Le quatrième chapitre est à mon goût le plus passionnant: l'auteur y défend l'idée que le positionnement privilégié des éléments focalisés, comme des interrogatifs, immédiatement à gauche du verbe, ne relève pas d'un nouveau paramètre (comme celui que J. Horvath avait introduit pour rendre compte de données similaires en hongrois, à la suite de travaux antérieurs de R. de Rijk... sur le basque⁶!), mais de l'interaction d'un phénomène bien étudié aujourd'hui, celui dit de «V2» —il s'agit de la tendance qu'ont certaines langues, (par ex. germaniques), à placer l'élément verbal fléchi en seconde position dans une phrase indépendante, la première place étant occupée par des interrogatifs ou, à défaut, par n'importe quel constituant (SN sujet, SP adverbial, etc.)— et de la propriété qu'a le basque, comme l'a le hongrois, de faire «monter» toute entité focalisée dans cette première position (celle du spécificateur de Comp, la catégorie que vient précisément occuper le verbe fléchi), et ce, dès la structure syntaxique proprement dite. En effet, selon l'hypothèse de Chomsky dans *Knowledge of Language* (1986), les langues offrent comme paramètre le «lieu» ou portion de dérivation: construction de la structure-s, ou construction de la Forme logique, où les éléments qui ont un statut d'opérateur (statut qui se manifeste en particulier dans les effets de *Weak Cross-over* auxquels j'ai fait allusion plus haut) sont extraits de leur position argumentale pour prendre l'ensemble de la proposition sous leur portée. L'argumentation est particulièrement convaincante, en particulier lorsqu'il s'agit de rendre compte des constructions interro-négatives ou encore à la fois focalisantes et négatives: s'il n'y a qu'un site

(5) On peut regretter une certaine circularité des renvois quant à cette thèse concernant l'existence d'un Accord abstrait: en 2.2.2.6.2., p. 119, on lit «Tenseless nominalized clauses [...], would then have to be assumed to contain some type of inflection, an assumption not groundless in Basque where, as I will show in 3.2.1, a nominal INFL which assigns case in the same way as in tensed clauses has to be posited.» —mais, en 3.3.1.4., p. 186, on lit simplement: «We would have to assume either that the Case feature in tenseless AGR is sufficient to successfully identify a gap, or that some abstract features are present in AGR. This, while not desirable, is not implausible, since, as observed in 2.2.2.6, tenseless AGR may serve just like tensed AGR as antecedent for intensive pronouns.»

(6) Cf. Julia Horvath, 1986: *FOCUS in the Theory of Grammar and the Syntax of Hungarian*; Dordrecht, Foris (SGG 24), qui renvoie elle-même à Rudolf de Rijk, 1978: "Topic Fronting, Focus Positioning and the Nature of the Verb Phrase in Basque", in F. Jansen (dir.), *Studies on Fronting*, Lisse, Peter de Ridder Press, 81-112.

d'arrivée pour deux opérateurs (le terme focalisé ou l'interrogatif d'une part, ou la marque de la négation d'autre part), l'un viendra occuper ce site et l'autre devra rester *in situ*, et par suite se trouvera nécessairement sous la portée du premier, d'où l'explication de la non ambiguïté de phrases comme celles-ci ((68-69), pp. 242 et 246-7):

- (5) a. Aita ez da etorri
 père NEG AUX venu
 'C'est (le) père qui n'est pas venu'
 b. Ez da aita etorri
 NEG AUX père venu
 'Ce n'est pas (le) père qui est venu'

On note une justification remarquable et relativement indépendante de cette approche, à savoir, le traitement du triplet (6) ci-après (p. 254, ex. (102)), dans lequel la première phrase est agrammaticale, tandis que la seconde, où l'interrogatif portant sur la subordonnée est monté dans la position (Spéc, C) de la principale, est bonne, tout autant que la troisième, où c'est l'ensemble de la subordonnée qui est venu se positionner là: moyennant une légère révision de la définition de la c-commande, empruntée à *Barriers* (Chomsky 1986) on voit que l'interrogatif de (6c) a tout le reste sous sa portée, ce qui montre bien qu'il s'agit d'une question directe, et non d'une question indirecte:

- (6) a. *Jonek esan du [nor joango dela?
 Jon-E dit AUX qui-A qu'il-viendra
 b. Nor esan du Jonek [t joango dela?
 'Qui Jean a-t-il dit qui viendra?'
 c. [Nor [joango dela...]] esan du Jonek
 id.

Pour terminer sur ce chapitre, je voudrais introduire une note un peu subjective: l'auteur semble en effet peut-être un peu injuste vis-à-vis de ses prédécesseurs, comme J. Horvath ou K. E.-Kiss, qui s'étaient attaquées au même type de problème sur le hongrois; en effet, elles ne disposaient pas de l'appareil théorique de *Barriers*, et en particulier de la généralisation de la théorie X-barre qui permet (sans parler des adjonctions) de reconnaître deux positions «périphériques» à l'extérieur de la phrase canonique. Or qu'avait proposé Kiss? Elle reconnaissait une position (pré-initiale) de topique, disloquée et itérable, que J. Ortiz de U. est bien forcé lui aussi d'admettre, puis une position focale; ensuite venait le verbe fléchi, censé instancier la première position interne de la phrase, soit (7a); et qu'avons-nous avec la reformulation de Chomsky? Linéairement, exactement la même chose —mais le verbe fléchi (noté V+I) se trouve maintenant sous Comp, plutôt qu'en tête de phrase, cf. (7b):

- (7) a. (TOP)ⁿ [FOC [_p V+I ...]]
 b. (TOP)ⁿ [_{CP} FOC [_C V+I [_p ...]]]

Il est incontestable que cette différence —qui ne fait qu'illustrer la thèse générativiste selon laquelle la place (ou position linéaire en structure phonologique ou en transcription orthographique) n'est pas en correspondance biunivoque avec la position structu-

(7) Katalin E.-Kiss, 1981: "Structural Relations in Hungarian, a «Free» Word Order Language", *LI* 12/2, 185-213.

rale— permet un traitement nettement meilleur des données, tant de manière interne à la langue (basque à coup sûr, et hongrois très probablement aussi), que translinguistiquement; mais il était utile de rappeler ces faits.

On peut aussi regretter que l'auteur se soit parfois permis quelques approximations qui, si elles n'enlèvent rien à la force de l'argumentation, peuvent irriter le lecteur averti des faits basques. Par exemple, était-il utile de dire que (6a) supra est agrammatical parce que le verbe *esan* 'dire', «n'est pas sous-catégorisé pour des questions indirectes» (p. 254)? Cela est manifestement faux, l'agrammaticalité de la phrase étant due au fait que, d'un côté, elle ne peut fonctionner comme interrogation directe —ce qui était en jeu—, et que, de l'autre, s'il s'agissait d'une question indirecte, le suffixe sur l'auxiliaire de la subordonnée devrait être *-(e)n* plutôt que l'assertif *-(e)la*. Peu claire également est la discussion qui concerne l'interprétation de la focalisation du verbe et/ou du caractère positif (ou négatif) de l'assertion: p. 229, on lit que cette question est «yet unclear», alors qu'elle avait été très clairement réglée par S. Altube dans *Erderismos* (pourtant cité dans la bibliographie), qui traite de ces deux questions dans deux chapitres distincts); de plus, le contenu de la note 9, p. 264, semble bien contredire ce jugement un peu rapide⁸.

Un autre exemple est fourni par la manière parfois un peu cavalière avec laquelle la morphologie est traitée; ainsi, la même suite *-(i)zki-* reçoit-elle des traitements fort divers aux pp. 9-10: dans l'ex. (11i), le verbe *zatozkit* 'vous venez à moi' est découpé comme suit: /z-a-to-z-ki-t/ glosé '2Abs-présent-venir-pluriel-datif-1D' (où «datif» représente un marqueur pré-datif); mais, dans (11ii), l'aux. *gintzaizkien* est découpé: /g-in-tza-izk-i-en/: '1A-passé-être-pl-dat-3D-passé', alors qu'il est évident que la racine de cet aux. est *-(t)zai-*, que le morphème de pluriel (de l'absolutif) est toujours *-z-* (comme dans la forme citée de 'venir'), et enfin que le morphème pré-datif est toujours *-ki-*; cette approche permettrait de fournir un découpage régulier non seulement pour ces deux premières formes, mais aussi pour celles illustrées sous (14ii), à savoir, non pas */d-a-rama-zk-i-da-te/ mais /...-z-ki.../ (pour: 'ils me les apportent'), et non pas */d-izk-i-da-zu/ (glosé '3A-pl-dat-1D-2E', 'vous me les avez', sans racine!) mais plutôt: /d-i-z-ki-da-zu/, avec les mêmes suffixes suivant la racine *-i-*. Certes, des formes à absolutif sg. comme *dio* 'il le lui a' peuvent alors sembler irrégulières, mais il a déjà été montré⁹ que la représentation morpho-phonologique correcte de cette forme est: /d-i-ki-o-Ø/, la chute d'un /-k-/ après voyelle et frontière de morphème étant régulière dans la langue standard —cf. la variante dialectale /d-au-k-o-Ø/, et dans les paradigmes des démonstratifs, les couples *heiek* 'eux' (abs. ou erg., standard) vs. *hekiek* (id., limité dialectalement). Plus étonnante encore est le fait que les suffixes allocutifs (p. 62, note 6), soient glosés comme «E», c'est-à-dire ergatifs! On sait qu'aux deux premières personnes (sg. et pl.), les suffixes personnels ne s'opposent pas pour le cas, mais que leur interprétation dépend de leur place respective (conjugaison tri-actancielle), du radical qui les précède, ou encore de l'affixe pré-datif auquel on vient de faire allusion; en tout état de cause, la marque de l'interlocuteur peut à la rigueur être interprétée comme un «second» datif (éthique, etc.), mais certainement pas comme un (second) ergatif!

Pour terminer, il faut reconnaître que la présentation matérielle est assez correcte, bien que l'on puisse regretter l'absence de tout index, en particulier des matières et

(8) Cf. aussi la différence illustrée par la paire anglaise *he DID eat the bread* vs. *he ATE the bread*: dans le premier cas, c'est le caractère positif de l'assertion qui est focalisé, mais, dans le deuxième, c'est le choix lexical de *eat* vs. tout autre verbe.

(9) Georges Rebuschi, 1984: *Structure de l'énoncé en basque*; Paris, SELAF, chapitre 9.

thèmes, et qu'il faille signaler quelques coquilles; par ex., p. 28, (56v), l'indice associé à *pro* devrait être *i* et non *j*; p. 50, l. 5, le *ya-* dakota est un préfixe, non un suffixe; p. 52, (103): lire PRO, et non *Pro; p. 80, (40): les crochets droits devraient être ouverts, (⌈), et non fermés (⌋); p. 88, (57): le hongrois présente des accents orthographiques, simples ou doubles...; p. (94): les graphes (68) et (69) représentent non pas les ex. (66iii) et (67iii), mais (67ii) et (66ii) respectivement (de plus, dans (69), le premier mot ne devrait pas être *nori*, mais l'absolutif *nor* suivi de l'indice *i*, soit: *nor_i*; p. 122, (145i): le rôle sémantique de *Jonek* n'est pas «thème», mais «but» (*goal*); p. 144 (2iii): la traduction proposée est celle de l'ex. suivant; il faut lire: '*The director has received the letter today*'; p. 231, avant dernière ligne: le renvoi devrait être à (45i), et non (45ii); p. 252, (95v); la glose «aux-n» est insérée au lieu de la forme basque elle-même; lire donc *zuen* sur la première ligne.

Quoi qu'il en soit, il faut y insister, il s'agit là d'un très beau livre, très convaincant dans l'ensemble: il ne devrait plus être possible de faire aujourd'hui de la syntaxe basque sans s'y référer; et même si, comme il faut s'y attendre, divers développements théoriques récents devraient permettre de relancer la discussion sur tel ou tel point (ainsi que J. Ortiz de Urbina le laisse clairement entendre parfois), son apport, tant à la bascologie qu'à la théorie syntaxique en général, restera longtemps sans pareil.

Georges Rebuschi
Université Paris III,
& CNRS, URA 1055.